

# **NICE ET NAPOLÉON III**

**Docteur Michel BOURRIER**

Il s'agit de commémorer la date historique du rattachement de Nice à la France ; ou dira-t-on l'annexion, comme en 1860, époque à laquelle ce terme, administratif, n'avait pas encore acquis sa pénible connotation actuelle ? Mais le Rattachement, c'est bien évidemment rappeler les deux Napoléon, les trois séjours du premier en 1793, 1794 et 1796, et les trois passages du neveu en 1831 puis en 1860 et 1864..

On a beaucoup écrit sur les rapports de Bonaparte avec Nice, en juin 1793, à son retour de Corse, lorsqu'il vint s'inscrire au Club des Jacobins de notre ville avant de mener des poudres en Avignon (où il écrivit *le Souper de Beaucaire*), et de partir prendre Toulon ; en 1794, quand il y présenta son plan de campagne et orchestra la prise de Saorge avec Rusca, puis connut les arrêts chez le comte Laurenti à la chute de Robespierre ; en mars 1796, quand la Proclamation de Nice lui ouvrit la route de l'Italie et les chemins de la gloire.

On connaît beaucoup moins les passages de Napoléon III chez nous, alors que nous lui sommes redevables de l'identité française et des prémices d'un développement exponentiel de Nice. Il y passa pourtant trois fois, dont une avec éclat en 1860.

Je vais donc tenter de rappeler cette histoire d'amour - et de désamour aussi - entre l'héritier, cet homme noirci par Hugo et les républicains, et la pauvre cité méditerranéenne au médiocre *hinterland*. Mais cet homme, pour Anatole France, avait « au fond de l'âme l'amour du peuple ». J'en profiterai pour embrasser la jeunesse de Louis Napoléon, généralement assez peu connue. Car l'Histoire habituellement s'arrête à l'action du prince-président puis de l'empereur, que l'on renferme cruellement entre les dates fatidiques du 2 décembre 1851 et du 2 septembre 1870. Nous honorerons donc un peu en retard le deux centième anniversaire de sa naissance.

Louis Napoléon est né le 20 avril 1808 des rares moments d'une intimité retrouvée en juillet-août 1807 entre le roi de Hollande et la reine Hortense : la mort de leur aîné, en août, avait rapproché ces deux époux incompatibles, l'atrabilaire malade et la femme frivole qui pour l'oncle Fesch « s'embrouillait toujours quand il s'agit du père de ses enfants ». On cite le comte Bylandt, le chambellan de Villeneuve ou l'amiral Ver Huell... L'empereur refusa le divorce désiré des deux côtés, Louis abdiqua bientôt, Hortense continue ses amours avec Flahaut (Morny naîtra en septembre 1811). Surnommé par sa mère Monsieur Oui-Oui, l'enfant est un doux entêté, qui n'en fait qu'à sa tête. Avec son frère plus âgé Napoléon Louis, il est souvent chez sa grand-mère, Joséphine, qui le gâte.<sup>1</sup>

1814. « Mes enfants, vous n'êtes plus rien ». Hortense devient duchesse de Saint-Leu, et demande la protection de Louis XVIII. Napoléon pardonnera aux Cent-Jours<sup>2</sup>, mais pas le roi<sup>3</sup> : l'exil commence, et Louis récupère son aîné<sup>4</sup>. Hortense se fixe d'abord en Suisse, puis en 1817 au bord du lac de Constance, à Arenenberg (la montagne des fous), et passe l'hiver à Augsbourg<sup>5</sup>. Louis Napoléon entame de médiocres études sous l'abbé Bertrand et à l'école allemande, d'où son accent germanique et ses confusions parfois lorsqu'il était ému entre f et v, d et t, j et ch... Hortense lui donne pour précepteur le républicain Philippe Lebas, fils du Conventionnel ami de Robespierre suicidé le 10 thermidor : il transformera le paresseux insubordonné en un élève appliqué<sup>6</sup>. A treize ans, l'enfant connaît Eliza, femme de chambre de sa mère, « sa première fois<sup>7</sup> ». Il y en aura bien d'autres, paysannettes ou grandes dames, confidentes ou courtisanes. Il s'entend toujours mal, lorsqu'il est en séjour forcé, avec son

<sup>1</sup> Pierre Milza, *Napoléon III*, Paris, Perrin 2004, p. 14.

<sup>2</sup> *Mémoires de la Reine Hortense*, Paris 1929, T.2, p. 212, 235.

<sup>3</sup> Pierre Milza, *op. cit.*, p. 25-26.

<sup>4</sup> Louise Cochelet, *Mémoires sur la reine Hortense et la famille impériale*, Paris 1907, p. 199 ; Reine Hortense, *op. cit.*, T.3, p. 88.

<sup>5</sup> Pierre Milza, *op. cit.*, p. 32-34.

<sup>6</sup> Louise Cochelet, *op. cit.*, p. 250.

<sup>7</sup> André Castelot, *Napoléon III*, Paris, Perrin 1973, T.1, p. 102.

père craint plus qu'aimé. Il suit la préparation militaire suisse. Tout ému, il va voir *la Madre* à Rome et puise l'eau du Rubicon, qui baptisera le dossier du 2 décembre. Tandis que son frère a épousé Charlotte, fille du roi Joseph, il court tant et plus le guilledou, mais Lebas lui a appris la soif de la liberté. Il n'a pu aller lutter en Grèce, ni en 1829 contre les Turcs. Son père, d'ailleurs, douche ses enthousiasmes militaires. Il s'engage cependant dans l'armée suisse. Les Trois Glorieuses lui donnent de l'espoir, mais la sage Letizia et le maintien de la loi d'exil le refroidissent<sup>8</sup>. Le commandant Parquin enflamme son imagination<sup>9</sup>. On conspire à Arenenberg, puis à Rome.

### ● Avril 1831, premier passage à Nice du prince Louis Napoléon

Vers cette date, Valérie Masuyer, filleule de Joséphine devenue dame d'honneur d'Hortense et qui sera l'historiographe de sa jeunesse, décrit un garçon de vingt-trois ans «les cheveux blonds et bouclés, de taille plutôt petite, les traits réguliers quoique un peu forts». Il ressemble à son père, «surtout le haut du visage : le profil est tout à fait le même<sup>10</sup>», ce qui est un bon point en faveur d'une paternité légitime, quoique contestée. Mais, comme dira non sans humour le demi-frère Morny, «et tout cela est naturel».

Le jeune officier de l'armée helvétique complotait alors pour supprimer les Etats de l'Eglise en compagnie de son ami le docteur Conneau et de sa cousine la comtesse Camerata, celle qui disait à l'Aiglon de Rostand : «Et puis j'ai un beau nom ! - Lequel ? - Napoléone !» mais le duc de Reichstadt ne voulut point écouter cette femme habillée en homme, attitude alors mal portée, qui ne l'empêcha pas de finir sa vie dans les bonnes œuvres<sup>11</sup>. Après le piteux échec de l'émeute sur la place Saint-Pierre de Rome, le jeune trublion est expulsé en décembre de la Ville Eternelle.<sup>12</sup> Avait-il comme son frère, prêté le serment de *carbonaro*<sup>13</sup> ? Sa réputation de don Juan servait-elle à apaiser les soupçons de sa mère sur ses relations ? En tout cas, on le renvoie sur Florence.

De Rome, *la Madre* lui avait pourtant écrit la lettre «d'une vieille tête que l'expérience et le temps ont refroidie, qui voudrait faire entrer dans les justes bornes une tête ardente qui lui est chère<sup>14</sup>». Le père, quant à lui, pensait qu'il y avait quelque chose de vide dans leur cerveau.

En effet l'aîné Napoléon Louis, en tant que *carbonaro*, doit obéir à l'ordre de sa *vente* et participer à l'insurrection qui se prépare en Romagne. Louis Napoléon, quoique probablement non affilié, l'accompagne, à la grande angoisse de leur mère et à la fureur de l'ex-roi de Hollande. Pierre Bonaparte, fils de Lucien (le futur meurtrier de Victor Noir), un gamin de quinze ans, essaiera en vain de rejoindre ses cousins : on l'enverra méditer quelque temps dans une geôle italienne<sup>15</sup>. Dans le même temps Louis Napoléon invente, à Spolète, une manière de lance-pierres<sup>16</sup>. Les deux frères se battent courageusement, mais on réussit non sans peine, en arguant des intérêts supérieurs de la rébellion, à les obliger à renoncer, ce qui les fait traiter comme des poltrons qu'ils ne sont pas<sup>17</sup>.

---

<sup>8</sup> Pierre Milza, *op. cit.*, p. 34,39,47-48,49.

<sup>9</sup> Valérie Masuyer, dame d'honneur de la reine Hortense, *Mémoires*, Paris, Plon 1937, p.18-19

<sup>10</sup> *Idem, ibidem*, p. 9,61.

<sup>11</sup> Edmond Rostand, *L'Aiglon*, Paris, 1900, acte Ier, scène X.

<sup>12</sup> Valérie Masuyer, *op. cit.*, p. 97-98.

<sup>13</sup> *Idem, ibidem*, p. 119-120.

<sup>14</sup> Lettre du 17 août 1830, citée par Alain Decaux dans *Letizia, Napoléon et sa mère*, Paris, Perrin 1969, p. 381-382.

<sup>15</sup> Valérie Masuyer, *op. cit.*, p. 127.

<sup>16</sup> André Castelot, *op. cit.*, p. 143,136.

<sup>17</sup> Pierre Milza, *op. cit.*, p. 55.

Le 19 mars 1831, alors que leur mère a pris ses mesures pour les faire fuir en France et échapper ainsi à l'animadversion de l'occupant autrichien qui les a condamnés à mort, Napoléon Louis meurt, à Forlì, d'une rougeole maligne, que son frère va contracter en le soignant. Son aîné, certes, est mort de maladie. Mais le baron Larrey croyait à un assassinat, Alain Decaux le dit tué d'une balle à Forlì, et Pierre Milza évoque la confiance du patriote Zappi à Valérie Masuyer : il aurait été assassiné sur ordre du comte Orsini (le père de l'autre, celui de l'attentat), pour avoir violé son serment à la Charbonnerie<sup>18</sup>...

Exclu de l'amnistie, le Napoléonide survivant risque d'être fusillé. Pour le sauver, Hortense imagine de l'exfiltrer par où on ne l'attendra pas, par la France et Paris. A peine convalescent, il doit quitter le palais Leuchtenberg d'Ancône, jadis propriété de son oncle le prince Eugène, vice-roi d'Italie, où sa mère l'a caché. Le dimanche de Pâques, 3 avril 1831, à l'aube, il lui faut pour cela enjamber les sentinelles autrichiennes endormies. La tête rasée sous un bonnet de soie noire, il a revêtu les habits du valet de chambre Auguste. La Toscane refuse l'entrée au prince fugitif mais le commissaire de police ne le reconnaît pas. Louis, descendu de voiture pour échapper aux contrôles, manque cependant de perdre le convoi à Sienne. A Massa, se faisant passer pour la famille Hamilton, l'accent curieux de ces pseudo-Anglais risque de les faire prendre<sup>19</sup>. Malgré cette équipée, l'empereur n'oubliera jamais l'Italie.

Pour l'instant, déjà atteint sans doute de ce satyriasis qui choquera tellement Ugénie<sup>20</sup> (comme l'appelleront les Parisiens) en l'amenant de la Castiglione à Margot la Rigoleuse, il s'occupe de gaillarde manière, peu avant Gênes, à lutiner quelque jolie femme du cru. Il fait arrêter la berline, et disparaît derrière un rocher avec son ami le conspirateur Zappi et la jeune Italienne. « Ce nouveau trait, joint (...) au plaisir qu'ils prennent aux *Contes* de Boccace, m'éclaire tout à fait sur leur manière d'entendre le sentiment », écrit la pauvre Masuyer, qui ne se mariera pas<sup>21</sup>. Son récit, plus vivant que celui de la reine Hortense, n'en conserve pas moins un charme particulier. Les deux voitures roulent maintenant dans les états du roi de Sardaigne, et empruntant la route de la Corniche voulue par le grand empereur, elle pénètre le 12 avril 1831 dans le Comté de Nice<sup>22</sup>.

On ne peut alors parler d'un séjour, car le passage y sera plus que rapide, bien que depuis Massa, relevant de la principauté autrichienne de Modène, il n'y ait plus à craindre la fureur des Habsbourgs. Mais Charles Albert qui va le 27 avril hériter du trône laissé vacant par la mort de Carféli, Charles Félix, ne vient-il pas le 1<sup>er</sup> avril de disperser les libéraux massés à la frontière de Savoie pour soulever le royaume ? Louis Napoléon, s'il était reconnu, ne serait pas *persona grata* sur les terres de ce libéral reconverti, il faut donc se presser, et les oaristys génoises ne se reproduiront pas. D'ailleurs, d'après Robert Christophe, si l'on couchait parfois à l'auberge, la crainte du gendarme forçait souvent à dormir dans la voiture, on se lavait dans les ruisseaux, on pissait dans les bois<sup>23</sup>. A Nice, plusieurs courriers pouvaient reconnaître la Reine. Il faut aller vite et s'éloigner de même. Aussi le fugitif ne passera-t-il que quelques heures dans la province de Nice. « Tout se passa très bien grâce à Charles (Charles Thélin, le fidèle valet) qui avait eu soin d'inviter les huit courriers à dîner... Le lendemain, le cœur battant, nous franchissons la frontière par le long pont de bois qui traverse le Var », pont construit en 1792 par les envahisseurs français sur le Var qui pour quelques décennies encore marquera la frontière avec la France. Valérie était « en

<sup>18</sup> Idem, *ibidem*, p. 58 ; Alain Decaux, *op. cit.* : Baron Larrey, *Madame Mère*, Paris, Dentu 1892, T.II, p. 377 ; Valérie Masuyer, *op. cit.*, p. 118, note 1 et Introduction de Jean Bourguignon, p. XXVIII.

<sup>19</sup> Idem, *ibidem*, p. 139-172.

<sup>20</sup> Comme le rappelait Louise Linden, présidente du Souvenir napoléonien niçois, dont les grands-parents étaient de fervents bonapartistes

<sup>21</sup> Valérie Masuyer, *op. cit.*, p. 174.

<sup>22</sup> Idem, *ibidem*, p. 175.

<sup>23</sup> Robert Christophe, *Napoléon III au tribunal de l'Histoire*, Paris, Editions France-Empire, 1971, p. 36.

mascarade... sur le siège, en femme de chambre, Madame Cailleau (la vraie femme de chambre) cachée sous un voile de mousseline, avait pris place dans la seconde voiture avec le Prince »<sup>24</sup>. Et la reine Hortense, ou plutôt la « dame Hamilton rentière native d'Angleterre dernier visa à Gênes, destination Paris » passa sous ce faux nom avec un « passeport délivré par ministre anglais à Florence 9 mars 1831 », avec sa suite : Louis Napoléon et Zappi déguisés en domestiques, Valérie Masuyer, Monsieur et Madame Cailleau, Charles Thélin et le valet Fritz<sup>25</sup>. A ce moment, le jeune Bonaparte se met à pleurer d'émotion en retrouvant la terre natale abandonnée depuis 1815, et sa mère éclate en sanglots. Après une nuit à Cannes, les premiers officiers français rencontrés, soucieux, sans le reconnaître, du sort du prince Louis Napoléon, se réjouissent, en apprenant la fable d'une évasion par mer, qu'il soit maintenant « en lieu sûr<sup>26</sup> ».

Malgré les demandes de la reine Hortense, Louis-Philippe ne veut évidemment pas des Bonaparte en France, ce qui se conçoit fort bien. Commence alors pour le jeune homme une vie d'aventures fertile en tentatives, expédients, exils et prisons, mais dominée par deux obsessions : monter sur le trône, et libérer la péninsule qu'il avait défendue comme conspirateur. Près de trente ans vont s'écouler avant une nouvelle rencontre avec Nice. Il a naturellement refusé de prendre un pseudonyme afin de pouvoir rester en France, car le 5 mai, on crie « Vive Napoléon ! » devant la Colonne Vendôme<sup>27</sup>.

Il passe en Angleterre où il inspire un vif intérêt, et apprécie *the british way of life*. Il conspire avec le comte Lennox et Mandolini, au trop joli nom. Il compose un *Manuel d'artillerie pour l'armée suisse* puis des *Rêveries politiques*, où il préconise de réunir les causes de Napoléon II et de la république. Mais l'Aiglon meurt le 22 juillet 1832 ; les frères de l'empereur n'ont pas envie de l'héritage : il a le champ libre. A Londres, il admire la révolution industrielle, les chemins de fer et les espaces verts - il s'en souviendra - mais déplore le travail des enfants : relisez *Copperfield* ou *Oliver Twist*.

Il doute parfois. Survient Fialin, autoproclamé Persigny : « il est fou », mais il regonfle le jeune homme. Après un projet de mariage avec la fille du duc de Padoue, l'idylle avec sa cousine Mathilde, la fille du roi Jérôme, est brisée par l'échec, fin octobre 1836, de la conspiration de Strasbourg. Louis-Philippe fait embarquer le prince sur New-York, où seuls de la famille les Murat lui réservent un bon accueil, et d'où il revient en août 1837 au chevet de sa mère mourante. Il reconstitue. Le gouvernement français, voulant le faire expulser de Suisse, dont il a pris la nationalité, lui taille un habit de Prétendant. Il se retire noblement pour éviter un conflit.

Il va mener grand train en Angleterre, où il est l'ami du comte d'Orsay. Le comte Léon, fils naturel de Napoléon, probablement manipulé, le provoque ; la police arrête ce duel fratricide. Le prince publie ses *Idées napoléoniennes*, puis c'est la « ridicule » échauffourée de Boulogne en août 1840<sup>28</sup>.

Alors que reviennent les Cendres, le Prétendant est coulé. C'est « combien, la perpétuité<sup>29</sup> » au Fort de Ham, l'écriture de *L'extinction du paupérisme*, les amours avec la jeune Eléonore et l'évasion en mai 1845 sous l'habit de Pinguet, qui deviendra Badinguet. L'Angleterre de nouveau, où le prince est même *constable*, puis la rencontre, enflammée et constructive, avec une courtisane de haut vol, Miss Howard<sup>30</sup>. Et Louis Napoléon Bonaparte

---

<sup>24</sup> Valérie Masuyer, *op. cit.*, p. 174.

<sup>25</sup> Archives Départementales des Alpes-Maritimes (ADAM) 1 Z 239, Visas des passeports du 2 Janvier au 31 décembre 1831.

<sup>26</sup> Valérie Masuyer, *op. cit.*, p. 174.

<sup>27</sup> Pierre Milza, *op. cit.*, p. 61-64.

<sup>28</sup> *Idem, ibidem*, p. 65-105.

<sup>29</sup> Robert Christophe, *op. cit.*, p. 129, citant Octave Aubry.

<sup>30</sup> Pierre Milza, *op. cit.*, p. 135-137.

rejoint l'Histoire sous l'aspect de « ce crétin qu'on mènera », selon le trait assez mal venu de Thiers.

Un mot sur la Deuxième République, ses barbus, ses séides joués par le prince-président, ses erreurs, telles la mise à mal du suffrage universel par crainte des Partageux et le désir de se débarrasser de Louis Napoléon en refusant le droit à la réélection du champion de ce suffrage, tandis que l'Assemblée se perdait dans l'esprit du peuple. Aussi bien n'est-ce pas la faute du président si mon jeune oncle Vitry, ouvrier parisien de seize ans, avait été transporté en Algérie après les journées de juin 1848<sup>31</sup>. Mais même si la haine de Napoléon le Petit a fait du 2 décembre *Un crime*, je peux comprendre pourquoi la police de l'Allier a déporté en décembre 1851 à Alger notre ancêtre Coulanjon, libraire-imprimeur à Moulins, « brigadier des sociétés secrètes, capable de toutes les violences<sup>32</sup> ».

### • Septembre 1860, deuxième séjour lors du rattachement

Sans revenir sur l'attentat d'Orsini (le fils), regagnons Nice trente ans après. La province de Nice était désenchantée de ses souverains devant la rivalité de Gênes (aujourd'hui c'est Marseille), et la suppression en 1851 des franchises de son port-franc. L'industrialisation a échoué, il ne reste que l'huile et le tourisme, plus anglo-russe que français. La bourgeoisie, avec le *Statuto* de 1848, prend de l'influence et instruit ses fils en France. Le libraire Visconti diffuse depuis 1848 *l'Echo des Alpes-Maritimes* devenu *l'Avenir* en 1850. Le français et le nissart s'opposent à l'italien de l'administration, en dépit de quelques tendances à l'indépendance (*la Gazette* d'Arson). Mais la voie ferrée approche et fera du pont du Var la porte de Nice.

Nous évoquerons maintenant notre compatriote villarois Barthélemy Léotardi, inventeur des facteurs ruraux français sous la Restauration, et apôtre du Rattachement - qu'on appelait alors l'Annexion. Dans un discours remarqué en novembre 1848 au Parlement de Turin, devant l'immobilisme sarde, il prédisait la « dépiémontisation<sup>33</sup> ». Le député de Puget-Théniers, par usure ou par lassitude, ne se représenta pas en 1853. Il fut remplacé au Palais Carignan par Faustino Rossi, puis en 1857 par l'abbé Niel de Touët, ardent défenseur de *la Viabilité du Var*. Léotardi se situait dans le même courant d'idées fougueuses que *la Mensonghiera* de François Guisol, cet homme du peuple qui traduisait l'exaspération locale, et comme l'ancien député était dévoué à Napoléon III parce qu'il représentait l'avenir pour la province de Nice<sup>34</sup>. Comme aussi un millier de Français exilés par le 2 décembre, comme Alphonse Karr, l'ancien opposant au Bonapartisme reconverti dans la culture florale, ils oeuvraient pour le rattachement. Léotardi s'enorgueillissait, en mai 1858, d'avoir obtenu « pour ses anciens compagnons de gloire, sa dernière pensée », c'est-à-dire pour les Vieux Débris de l'Armée Impériale la Médaille de Sainte-Hélène qui, au bout de son ruban vert et rouge, coûtait deux francs dans sa boîte en carton blanc<sup>35</sup>. Désiré Niel, invalidé deux fois par le pouvoir, était alors réélu triomphalement, car « les populations éloignées désiraient être représentées par un député de leur pays », soulignait Gustave Cavour ; et le docteur Conneau,

---

<sup>31</sup> Archives de la Seine reconstituées après la Commune, Bibliothèque de l'Arsenal, Paris.

<sup>32</sup> Archives Nationale, Paris AN F7 2590, liste des 26884 arrêtés en décembre 1851 ; BB/22/187/2, dossier Jean-Baptiste Coulanjon, transporté en Algérie.

<sup>33</sup> Michel Bourrier, « Barthélemy Léotardi, fonctionnaire français, député sarde, agent du Rattachement de Nice à la France (1790-1870) », *108<sup>ème</sup> Congrès National des sociétés Savantes*, Grenoble 1983, Hist. Mod., T.II, p. 91-93.

<sup>34</sup> Carlétou Malaussena, « La Pressa dialèita nissarda dau mitan dau XIX<sup>o</sup> secoulou fin ancuei », *Lou Sourgentin*, 12, n°48 sept-oct. 1981, p.36.

<sup>35</sup> ADAM Fonds Sarde, Médaille de Sainte-Hélène 126, II, lettre de Léotardi du 28 mars 1858.

« sous prétexte de faire entrer mon neveu à l'Académie Militaire » de Turin, y avait pris des contacts avec Camille Cavour pour préparer l'entrevue de Plombières<sup>36</sup>.

Ces médaillés ont porté le monde rural de la province vers la France. Léotardi avait mobilisé aussi la plupart des notables de son mandement (son canton), ce qui ne fut pas le cas partout en dépit de la rancœur entraînée par le marasme économique. « La bourgeoisie, les avocats, les gens qui tiennent à la justice, les prêteurs à gros intérêts, « sont en général contre l'annexion... (mais) en définitive la majorité est pour l'annexion », écrivait le 24 mars 1860 le préfet du Var Mercier-Lacombe signalant à son ministre l'hésitation à rompre les vieux liens de fidélité à la Maison de Savoie<sup>37</sup>. Mais le roi délia le 1er avril ses sujets de leur serment, ce qui entraîna l'afflux des trois-quarts des abstentionnistes. Léotardi avait fait ce qu'il avait pu.

Le 1<sup>er</sup> avril, le préfet des Basses-Alpes, Gimet, était venu faire un rapide voyage à Puget-Théniers, où l'avaient accueilli les cris de « Vive l'empereur ! », les illuminations et le toast porté lors du banquet par le syndic (le maire) Ginésy dans le fracas des *mourtairets*. Lui aussi écrivit au ministre de l'Intérieur : « Le souvenir du Premier Empire est profondément gravé dans leurs cœurs, ils ont été « français, ils sont restés français et sont sincèrement heureux de faire de nouveau partie de la « grande nation. Le vote sera unanime<sup>38</sup> ».

Cette mission française venait assurer les comtadins qu'ils toucheraient le même salaire qu'en France, s'ils votaient bien,<sup>39</sup>. Au lendemain de la guerre contre l'Autriche, Léotardi contribua à faire « bien voter » les Villarois en costume brun, chapeau noir et large *tayolle* de flanelle rouge, tels que les immortalisa Alexis Mossa, le père - les femmes ne votaient pas. La censure ayant été bien heureusement abolie par Charles Albert le 23 mars 1848, une lettre de Léotardi, du 26 mars 1860, au *Messenger de Nice* exprimait « devoir vous faire connaître que la grande majorité des Villarois a été fort surprise... de voir annoncer sur *le Nizzardo* et *la Gazette de Nice* du 21 Mars, une opposition qu'on dit être d'un grand nombre d'habitants de Villars, chef-lieu de mandement. Après bien des recherches, j'ai découvert les auteurs, c'est-à-dire huit personnes dont je pourrais donner les noms et professions, qui ont ourdi cette pièce exagérée sous tous les rapports. Ces huit individus sont employés ou salariés de la commune, et parmi eux il y a quatre étrangers au pays. Je puis garantir que la presque totalité des gens de Villars et des pays voisins ne désirent et n'attendent que d'être réunis à la France<sup>40</sup> ».

Il avait signé sur la troisième liste l'article paru le 18 avril : « Les électeurs de Nice déclarent désavouer complètement les paroles et la conduite de MM. Les députés Laurenti-Roubaudi et général Garibaldi relatives à l'annexion de Nice à la France<sup>41</sup> », vaines réclamations de Garibaldi, né niçois mais de parents génois et du comte Laurenti-Roubaudi qui, fidèle à ses idées, représentera Palerme au Parlement italien. On a fait dire au Richelieu du Piémont, au neveu de saint François de Salles, le grand Camillo Cavour - « Napoléon III veut Nice, et il l'aura ! Non, Nice n'est pas italienne, Nice est française ! » Du moins a-t-il, dans son discours au Parlement de Turin du 26 mai 1860, exprimé notamment : « Nice en Provence, cette locution serait-elle devenue populaire, vulgaire, si Nice était une ville italienne<sup>42</sup> ? »

En fait, après avoir failli perdre Nice et Savoie par sa prudence (en signant l'armistice de Villafranca), il faudra que l'empereur accepte la solution imaginée par Cavour pour éviter

---

<sup>36</sup> Emmanuelle Papot, « Le seul ami fidèle, le docteur Conneau », *Souvenir napoléonien* hors série n°1, déc. 2008, p. 42.

<sup>37</sup> Emile Hildesheimer, « La réunion de Nice à la France vue des départements voisins », *Nice historique* 64<sup>ème</sup> année, n°3, 1961, p. 21.

<sup>38</sup> *Idem, ibidem*, p. 22-23.

<sup>39</sup> André Compan, « Le milieu rural dans le Comté de Nice en 1860 », *Nice historique*, n°3, 1961, p. 67.

<sup>40</sup> Docteur Alphonse Magnan, *Villars, un fief des Griumaldi de Beuil*, Nice, Don Bosco 1936, p. 74.

<sup>41</sup> *Le Messenger de Nice*, 16 avril 1860.

<sup>42</sup> Robert Latouche, *Histoire de Nice*, Ville de Nice 1954, Tome 2, p. 35.

une marche intempestive sur Rome de Garibaldi victorieux. Il laissait ainsi les Italiens régler leurs affaires en Italie centrale, en leur souhaitant le 27 août à Chambéry « Bonne chance, et faites vite !<sup>43</sup> ».

Les Comtadins allèrent voter, syndic, curé et drapeau tricolore en tête, et bulletin OUI sommé de l'Aigle à leur chapeau. Sans doute n'y avait-il pas de bulletin NON, il fallait l'écrire à la main ; mais il n'y avait pas non plus de baïonnettes françaises, alors qu'en 93... (Villars avait alors voté NON !). Rappelons les chiffres de 1860 : 25.933 votants sur 30.712 inscrits, 4.779 abstentions, 25.743 OUI, 160 NON. A Villars il y eut l'unanimité des 228 votants ; le maire de 1960, mon beau-père Maurice Reynaud, la perpétua dans le marbre en faisant inaugurer par un préfet de la République la Placette du Centenaire ; mais il y eut tout de même 17 abstentions. Il faut donc nuancer cette unanimité et reconnaître une certaine abstention, plus marquée à l'est, dans la Roya. Son chiffre permet une approximation du nombre des opposants<sup>44</sup>. Les fêtes rassemblèrent presque tous les Villarois pour des cérémonies religieuses et un banquet de cent couverts sur la place pavoisée aux trois couleurs. Le bientôt maire Vincent Filibert en écrivit quelques mots à son ancienne maîtresse, retournée dans la capitale. Après le temps de la joie venait celui des récompenses. Le 12 août, le préfet Paulze d'Ivoy arrivant de Paris, monta au Villars, « gros bourg offrant ce que l'on est généralement heureux de trouver en voyage, un bon dîner et surtout un bon lit », pour féliciter le vieux tenant de l'idéologie française Léotardi<sup>45</sup>.

Ceci allait culminer le 12 septembre lors du voyage triomphal à Nice du couple impérial, pour lequel il convient de citer largement l'ouvrage in-4 relié en demi-basane rouge, intitulé *Voyage de Leurs Majestés Impériales dans le Sud-Est de la France, en Corse et en Algérie*, publié cette année même par Firmin-Didot Frères, grand et beau livre accompagné de très nombreuses gravures<sup>46</sup>. Il nous rappelle que, par Dijon et Lyon, Napoléon III était venu faire connaissance avec ses nouveaux administrés savoyards de Chambéry et d'Annecy, puis par Grenoble, Avignon, Arles, Marseille et Toulon, il se préparait à découvrir Nice et les Niçois.

Il était parti la veille de Toulon sur le yacht impérial *l'Aigle*, qui portait le pavillon de l'amiral Dupouy. Ce bâtiment tout neuf achevé en 1859, 90 mètres de longueur sur 10,50 de largeur et 4,40 de tirant d'eau, jaugeait 2.050 tonnes de déplacement, et était monté par 11 officiers et 184 hommes d'équipage. Il était accompagné d'une division navale comprenant le vaisseau mixte à voiles et à vapeur *l'Eylau* - la formule a depuis connu un certain succès - la frégate cuirassée *la Gloire*, la frégate à roues *le Vauban* et enfin la corvette *la Reine Hortense*.

« Leurs Majestés Impériales étaient devant Nice le 12 septembre de très bonne heure dans la matinée. D'après le programme primitivement arrêté, elles devaient débarquer à Nice ; mais l'étroitesse de la passe et le peu de largeur du port firent abandonner ce projet ; en conséquence, la flottille impériale passa devant l'anse de Nice sans s'y arrêter, et jeta l'ancre quelques milles plus à l'est, dans la rade de Villefranche, où l'on arriva vers huit heures du matin ». Le préfet, avec son secrétaire général et le général Corréard, monta à bord de *l'Aigle*, ajoutait la regrettée Madame Linden, présidente du Souvenir napoléonien<sup>47</sup>.

---

<sup>43</sup> Pierre Milza, op. cit., p. 365 ; Raphaël Lahlou, « Face à Garibaldi, deux destins pour l'Italie », *Souvenir napoléonien* hors série n°1, déc. 2008, p. 71.

<sup>44</sup> *Napoléon III et les Alpes-Maritimes, la naissance d'un territoire*, Catalogue de l'Exposition des Archives Départementales, octobre 2009-juin 2010, Nice, Conseil Général des Alpes-Maritimes, p.31-32.

<sup>45</sup> Michel Bourrier, « Le notaire Philibert, maire de Villars sur-Va (1797-1878) », dans *Le Comté de Nice, terre de rencontre du notariat, Provence-Corse-Piémont*, Actes du Colloque International, Nice 27-28 mars 1991, p.260.

<sup>46</sup> *Voyage de Leurs Majestés Impériales dans le Sud-Est de la France, en Corse et en Algérie*, Paris, Firmin-Didot 1860, p. 95-106 : l'essentiel de ce chapitre en est tiré.

<sup>47</sup> Louise Laflandre-Linden, *Les Bonaparte en Provence*, Nice, Serre 1987, p. 224. Je suis heureux de souligner combien ses conseils amicaux m'avaient été d'un grand secours.



« La rade de Villefranche, très profonde partout, est assez bien abritée, mais peu ouverte. Aucun autre bâtiment que *le Vauban, l'Eylau, la Gloire, l'Aigle, la Reine Hortense*, n'étaient mouillés (sic) dans cette anse, entourée de montagnes majestueuses que couronne le fort Montalban. Une citadelle d'assez belle tournure qui protège la darse, autrement dit le bassin à flot, répondit par quelques coups de canon aux bordées de la marine impériale. Vers la gauche de la rade s'élèvent plusieurs bâtiments loués, il y a deux ou trois ans, par le gouvernement sarde au gouvernement russe pour y établir un dépôt de charbon et d'autres magasins nécessaires à sa marine ».

« Il était dix heures précises lorsque Leurs Majestés débarquèrent à Villefranche » avec le maréchal de Castellane. On leur avait installé un plancher de plain-pied sur le quai. Les cloches sonnent, les batteries tonnent, tandis que les hussards bleus et rouges venus de Tarascon et un peloton des Cent-Gardes aux cuirasses étincelantes encadrent le cortège. « Leurs Majestés furent reçues par M. Paulze d'Ivoy, préfet des Alpes-Maritimes, par le maire et la municipalité de Villefranche ».

« Leurs Majestés montèrent en voiture et se dirigèrent vers Nice par l'admirable route qui, gravissant la montagne dont le prolongement forme le cap Montbron (sic), franchit le col de Villefranche, en présentant aux regards ravis la plus gracieuse des perspectives ». Sous les acclamations, les souverains avaient traversé Eze, la Turbie et la Trinité Victor .

« Leurs Majestés entrèrent dans Nice par la rue de Villefranche toute pavoisée de drapeaux et de banderoles aux couleurs nationales, et s'avancèrent jusqu'à la place Napoléon (actuelle place Garibaldi) où le maire, M. Malaussena, présenta les clefs de la ville et prononça un discours » dont voici la péroraison : « Sire, voici les clés de Nice. Ce sont les clés d'une ville dont la fidélité fut de tout temps la noble devise, d'une ville que vous avez comblée de bienfaits qu'elle ne pourra jamais oublier, d'une ville prête au besoin à vous prouver que, si elle aime ses souverains avec transport, elle saurait aussi les défendre au prix de tous les sacrifices ».

« Après ce discours, les acclamations, jusque là contenues, éclatèrent avec une expansion très vive. Le sentiment des Niçois se révélait dans toute sa force et sa spontanéité », et l'empereur y répondit que « profondément touché des sentiments exprimés par Monsieur le Maire de la ville... et le « vote du 15 avril (j'ai) voulu venir moi-même remercier les habitants de ce beau pays ».

Le 29 août, le préfet avait ainsi ordonné le cortège qui bien évidemment dut présenter quelque retard sur le programme : « Arrivée à dix heures du matin. Les députations seront rangées sur le parcours du cortège... sur deux rangs, par arrondissement et par canton, depuis la place Napoléon jusqu'à la place du Gouvernement en suivant le boulevard, la Rue Saint François de Paule et le Cours ; le tout dans l'ordre qui suit :

1° l'arrondissement de Nice commencera à la place Napoléon...

2° l'arrondissement de Grasse... vers le Pont-Neuf.

3° l'arrondissement de Puget-Théniers...

La députation du chef-lieu devra être placée en tête de celle du canton. Des inscriptions placées sur des mâts vénitiens indiqueront pour plus d'exactitude l'emplacement désigné à chaque députation », qui se présente avec son maire en écharpe accompagné de ses concitoyens et de son curé. « Aujourd'hui, nous votons avec notre drapeau tricolore ! » crie la foule.

« L'Empereur et l'Impératrice se rendirent au milieu des cris et des vivats au palais Royal » (bientôt Palais de la Préfecture, ancienne résidence des rois de Sardaigne). « Leurs Majestés passèrent sous trois arcs de triomphe avant d'arriver au Palais Royal ».

« A peine arrivées, Leurs Majestés recevaient d'abord les jeunes filles chargées de complimenter l'Impératrice, puis les fonctionnaires ». La fille de Malaussena, toute timide, présente à Eugénie son bouquet : « Madame, daignez accepter ces fleurs, modeste emblème

du sentiment de Nice, qui n'a « d'autre désir et d'autre besoin que de vous aimer et de vous plaire ».. Eugénie, sans protocole, l'embrassa sur les deux joues. « Après les réceptions, l'Empereur et l'Impératrice se plaçaient sur le balcon qui donne sur la cour d'honneur du palais et assistaient au défilé des députations, à la tête desquelles marchaient les médaillés de Sainte-Hélène. Ce défilé donna lieu à une explosion d'enthousiasme », et les Vieux Débris se dirent « prêts à quitter la vie. Nés Français, nous emportons dans la tombe l'ineffable consolation de mourir citoyens de France, et nous confions nos enfants à la garde de Napoléon ».

Qu'ils étaient heureux les survivants de la légende napoléonienne, et les curés donc, qui seraient mieux payés sous un régime plus aimable que la loi anticléricale d'incamération de Turin ! C'est alors que l'empereur décora certains médaillés oubliés de la gloire, tels le colonel Cauvin et le capitaine de vaisseau Rovero, de Villefranche, camarade en 1815 de notre ancêtre Filidoro (« le capitaine du port de l'isle d'Elbe, que Bertrand connaît » cité au testament de Napoléon)<sup>48</sup>, et « distribua à Léotardi, ancien député », la croix de la Légion d'honneur alors parcimonieusement accordée. « Le Parisien », qui avait travaillé dans les postes françaises, y gagna le nouveau surnom de chevalier attribué par les Villarois dont il avait été le maire, et qui l'admiraient d'avoir été distingué par Napoléon III<sup>49</sup>.

« L'Empereur avait voulu monter au château de Nice parce que, de ce point culminant, il pouvait embrasser d'un coup d'œil le plan de la ville, ses abords, le tracé des routes, et apprécier ainsi divers projets auxquels le nouveau département attachait une très grande importance ». « Ce vieux château ne présente qu'un monceau de ruines; mais il s'élève sur une éminence assez forte, au dessus de la partie droite du port, et il marque nettement le commencement de l'arc de cercle que décrit l'anse de Nice et qui se termine au cap occidental, auquel conduit la Promenade des Anglais, et qui sépare cette anse de l'embouchure du Var. Une terrasse macadamisée, plantée d'arbres et garnie de bancs, a été aménagée au sommet des ruines; elle sert de promenade aux étrangers assez courageux pour braver l'ardeur du soleil et l'escarpement des pentes poudreuses par lesquelles on y accède et qui sont bordées de grands cactus aux feuilles acérée et tranchantes comme des sabres, aussi communs ici que l'herbe des chemins dans le centre et le nord de la France ». « Les nombreux lacets de la route du vieux château, et même les flancs à pic de la colline étaient littéralement recouverts par la foule, et quelle foule ! On ne voyait ni costumes officiels, ni même la simple écharpe municipale; il n'y avait que des paysans, des cultivateurs, des ouvriers venus là parce que tel était leur plaisir et leur vouloir, des femmes de pêcheurs coiffées de l'*escofion* national, des marchandes de fruits et de légumes venues de Saint-André, de Drap, de la Tourette, abritées contre un soleil ardent par leur vaste chapeau de paille à calotte pyramidale, orné, sur une des ailes, d'une croix de Saint-André en velours noir ; les hommes portaient presque tous, à la boutonnière de leur vêtement ou sur leur blouse, une large cocarde aux rubans tricolores, signe de ralliement de l'annexion. Enfin, dans cet immense pêle-mêle, il y avait beaucoup de pauvres et de pauvresses aux haillons sordides, au teint rouge et terreux, aux mains osseuses et maigres ; mais aucun d'eux n'était triste, aucun d'eux ne paraissait songer au misères de la vie ; tout cela grimpa dans des sentiers de chèvre, ou culbutait dans les rochers, dans un seul but, avec une seule pensée, voir l'Empereur, crier Vive l'Empereur ! et Vive la France ! Aussi quand l'Empereur parut, il se fit sur la colline un tremblement pareil à celui qui la semaine d'avant, précipitait dans Marseille une partie de la montagne du

---

<sup>48</sup> François Cauvin, « Les Médaillés de Sainte-Hélène dans le Comté de Nice », *Nice historique*, 63<sup>ème</sup> année, N° spécial du Centenaire, janvier-décembre 1960, p.35-52, particulièrement p. 45,52 ; Michel Bourrier, Colette Bourrier-Reynaud, Karin Branzell, *L'héritage, d'un presbytère suédois au Testament de Napoléon*, Nice, lou SAVEL 2007 ; Michel Bourrier, « François Filidoro, le Capitaine du port de l'Isle d'Elbe », *Rivista italiana di Studi napoleonici*, Pisa, I, Anno XX, p. 39-53.

<sup>49</sup> Docteur Alphonse Magnan, *op. cit.*, p. 192-193

Frioul. Les cris de : Vive l'Empereur ! retentissaient du bas au faite, il en sortait des haies de cactus et du sein des amas de pierres roulantes ; ceux qui avaient crié au bas de la colline s'efforçaient, en s'accrochant des mains et des pieds, d'arriver plus haut pour crier encore, et cet assaut forcené donné aux ruines du vieux château par les masses populaires ne s'arrêta qu'à l'enceinte réservée qui avait été préparée pour l'Empereur, et qui défendait les derniers abords de la terrasse supérieure ».

« Sur cette terrasse où étaient réunies les autorités, on avait préparé une collation » baptisée « lunch sur la montagne » (10 bouteilles de bordeaux, 10 de Madère, 100 glaces et 100 sorbets, 200 sandwiches, fruits, pâtisseries, petits fours, « pains à la française et glaces d'eau »)<sup>50</sup>, et retentit une cantate soutenue par l'orphéon :

Salut à notre souveraine,  
Plus belle que nos plus belles fleurs,  
Que les pauvres nomment leur reine,  
Et dont la main sèche les fleurs,

et l'on joua sans doute l'hymne du régime impérial, dû jadis à la reine Hortense,  
Partant pour la Syrie  
Le jeune et beau Dunois...

Même en faisant la part de l'enthousiasme thuriféraire de la presse, c'était bien la liesse du peuple unanime qui s'exprimait ainsi - et je peux la concevoir, ayant encore dans les oreilles le récit que me faisait mon bisaïeul du jour de 1866 où il s'était accroché avec les gamins de Belleville au carrosse de Napoléon III inaugurant le jardin des Buttes Chaumont. Mais dans les rues mal dallées envahies de poussière, vers le Pont-Neuf et le quai Masséna, *la Revue de Nice* nous rappelle que des gamins crachaient sur les jupes des belles dames. On peut espérer qu'ils ne parlaient pas assez bien le français pour fredonner la chanson républicaine qui avait cours alors parmi les pierreuses des barrières parisiennes,

Pense à une femme qu'aurait d'belles cuisses,  
Ou bien pense à l'Impératrice!

non plus que la scie populaire à la gloire récente des zouaves de Palestro,  
Car comme disait la reine Hortense,  
Avec leurs pantalons immenses,  
Car comme disait la reine Hortense,  
On ne sait jamais ce qu'ils pensent !.

Toutefois, pour son œuvre lyrique créée à l'occasion de la circonstance, *Nice Française*, le poète Théodore de Banville, déjà auteur de *La mer de Nice*, ne manquera pas de mettre en scène une fois de plus sa maîtresse, la belle actrice Marie Daubrun<sup>51</sup>.

« Nice fait face à la mer et s'élève en amphithéâtre jusqu'aux montagnes qui ferment son horizon du côté du nord. Tout l'espace entre Nice et la montagne est rempli par des bois d'oliviers et d'orangers qui servent de ceinture à d'innombrables villas où se réfugient pendant l'hiver les riches familles étrangères; une ligne aride et désolée traverse ce riant tableau, c'est le lit du Paillon, un torrent qui dans l'été n'a pas assez d'eau pour remplir une carafe. On le traverse sur deux ponts : le quai de la rive gauche est occupé par de beaux boulevards qui font partie de la route célèbre de la Corniche, tandis que le quai de la rive droite est occupé par de vieilles masures aussi déplaisantes à l'œil que nuisibles à la santé publique. On a conçu le projet de reporter la route sur la rive droite du Paillon en perçant une vaste trouée à travers les vieilles masures, et on la raccorderait à la route actuelle par la construction d'un troisième pont sur le torrent, en face de la place Napoléon. L'étude à vol d'oiseau de ce plan était l'objet principal de l'excursion de l'Empereur au vieux château Cet

---

<sup>50</sup> ADAM 1 M 492, Visite de l'Empereur Napoléon III à Nice, 1860, 1864.

<sup>51</sup> *Revue de Nice*, Nice, Jouglas 1860, II.

examen amena la plus heureuse solution. L'Empereur décida que le projet serait exécuté et que le tiers de la dépense, soit 12 200 000 fr., serait supporté par l'Etat ».

« A la tombée de la nuit les illuminations commençaient, illuminations très pittoresques et très brillantes. La vieille ville de Nice se compose d'un amas de ruelles hideuses, de rampes abruptes et d'escaliers boiteux ; eh bien, dans ce dédale inextricable où le cortège impérial ne devait et ne pouvait pas pénétrer, il n'était pas une fenêtre qui ne fût pourvue de son drapeau et éclairée tant bien que mal ! La girandole du riche et la chandelle du pauvre se valent. Presque toutes les lumières étaient abritées derrière une enveloppe tricolore, dans le blanc de laquelle on lisait : Vive l'Empereur ! vive l'Impératrice ! vive le Prince Impérial ! »

A sept heures Léotardi n'assista pas au dîner du Palais offert à Leurs Majestés ayant « avec elles 16 personnes, sans compter les 40 serviteurs de diverses catégories ». Le général Fleury, aide de camp de Napoléon, avait réservé dès le mois de mai trente-deux invitations pour réunir en sa présence les bourgeois conquérants et les membres les plus notables de l'*intelligentsia* profrançaise.

« A huit heures et demie du soir, le Grand Théâtre, où la ville de Nice offrait un bal à Leurs Majestés, ouvrait ses portes devenues trop étroites pour recevoir la foule des invités. La salle est disposée à l'italienne, un parquet et cinq rangs de loges ; ni amphithéâtre ni galeries. Une vingtaine de lustres et soixante girandoles l'éclairaient *a giorno*. De grandes guirlandes de fleurs, coupées par des écussons aux armes impériales, décoraient chaque rang de loges. Au parquet se trouvaient réunies les autorités de la ville et du département ».

« Cette fête se distinguait entre toutes par l'éclat et la richesse des toilettes, par l'ordre et l'élégance. M. le Maire de Nice, avec le goût parfait et le tact artistique qui le distinguent, avait mandé de Paris M. Strauss et son orchestre ».

« A dix heures précises, Leurs Majestés Impériales, accompagnées par S. Exc. le maréchal Castellane, les généraux Le Bœuf et Frossard, M. le comte Baciocchi, les dames d'honneur de l'Impératrice, etc, prenaient place dans la loge impériale, faisant face à l'orchestre ; l'entrée de Leurs Majestés était signalée par une ovation enthousiaste ».

« Presque aussitôt, l'Empereur et l'Impératrice descendirent dans la salle du bal par le double escalier tournant qui partait de leur loge. S.M. l'Impératrice portait une tunique brochée d'argent de la plus vaporeuse légèreté, garnie de volants de blonde et relevée par des bouquets de roses. La coiffure de Sa Majesté était un diadème en poires à la Charles-Quint surmonté de brillants. L'Impératrice portait un bouquet « qui lui avait été offert le matin par Mademoiselle Malaussena, au nom des jeunes filles de la ville », et le couple ouvrit le bal.

Madame Léotardi née de la Penne fut au nombre des Dames présentées à S.M. l'Impératrice, et l'on retrouve au *Numéraire des invitations au Bal*, pour la commune de Villars : Leotardi Bartmy chevalier et Mme ; Leotardi Joseph, avocat juge en retraite et sa femme ; De Carros Polygène belle-sœur de M. Leotardi Joseph ; Filibert Vincent, notaire et sa femme<sup>52</sup>.....

« Leurs Majestés restèrent au bal jusqu'à onze heures et demie et les danses, animées par l'orchestre entraînant de Strauss, se prolongèrent fort avant dans la nuit ». Mais, comme un peu de ridicule se mêle souvent à l'émotion, un sieur Godillot, celui qui pour avoir inventé les brodequins militaires possède son boulevard à Hyères, eut la plus grande peine à se faire payer, vingt jours écoulés, les illuminations et les lampions de la fête<sup>53</sup>.

Le lendemain, précédés par la gendarmerie et escortés par les hussards, les souverains « accompagnés du préfet, du général Frossard, de l'ingénieur des ponts et chaussées et des personnes de leur maison, se dirigeaient vers le pont du Var en voiture découverte, traversant une foule dont l'empressement et la curiosité semblaient croître

<sup>52</sup> Michel Bourrier, « Le notaire Filibert... », *op cit.*, p. 261.

<sup>53</sup> ADAM 1 M 492.

d'heure en heure. Quoique l'Empereur, pressé avant tout de résoudre sur place la question vitale de l'endiguement du Var, eût témoigné le désir de faire cette excursion sans aucun appareil, les populations s'étaient portées en masse à sa rencontre ».

« L'Empereur examina les plans qui lui étaient soumis » sous une vaste tente dressée à la tête du vieux pont de bois. Présenté par Paulze d'Ivoy, Auguste Carlone, président de la commission de l'endiguement du Var, remercia l'Empereur du décret décidant que l'Etat en prenait les travaux à sa charge<sup>54</sup>. « L'Empereur approuva et signa les plans et visita ensuite les travaux déjà commencés par l'ancien syndicat et les propriétaires riverains » en s'avancant sur le pont. Il se fit rendre compte de l'état de l'endiguement qu'il décida de faire terminer en ouvrant trois chantiers simultanés<sup>55</sup>. Quand vous passerez au Puget de Théniers, regardez les barrières de fer qui longent la voie du Train des Pignes : ce sont les rails sur lesquels roula, sur le début de la digue en rive gauche, il y a cent cinquante ans, le wagonnet impérial tiré par des chevaux.

« Au retour Leurs Majesté s'arrêtaient à la villa Gastaud où une collation avait été préparée » (près de l'ancienne frontière, puisque le Var désormais, pour la plus grande joie des cruciverbistes, ne touche plus son département éponyme ; on l'a dépouillé de l'arrondissement de Grasse afin de pouvoir constituer avec le Comté de Nice le nouveau département des Alpes-Maritimes, qui atteignit ainsi une superficie convenable). Eugénie admirait le fleuve, et l'empereur déclara :

- « Voilà le plus beau pays qu'il m'ait été donné de voir ».

- « Ah ! Sire, c'est en décembre et janvier qu'il faut admirer cette terre de rêve (ce qui fut bien mon sentiment quand je la découvris). Quand toute l'Europe est couverte de neige, Nice voit encore le soleil et les roses », répondit madame de Cessole.

« Au grand dîner qui eut lieu à sept heures, Leurs Majestés recevaient les adieux des représentants de Nice, profondément émus de l'affabilité de leurs Majestés ».

« L'Empereur avait exprimé la satisfaction que lui procurait l'attitude pleine de dévouement de la population niçoise et son admiration pour ce magnifique pays, si richement doué par la nature ».

« Par suite d'ordres expédiés par l'amiral Dupouy, commandant de la flottille impériale, le yacht *l'Aigle* était venu mouiller dans le port ».

« A huit heures, une salve de coups de canon, partie du vieux château, annonçait l'embarquement de Leurs Majestés, et une fusée lancée de *l'Aigle* donnait à la fois le signal du feu d'artifice et celui du départ » pour Alger, où l'ancêtre Coulanjon put remercier l'empereur de l'avoir grâcié et autorisé à regagner Paris<sup>56</sup>.

Ainsi se terminait le deuxième séjour de Napoléon III à Nice, le plus important puisqu'il saluait l'entrée de la ville et du Comté dans les temps modernes et dans l'identité nationale. Les commentaires d'André Compan ou de Louise Linden, leur humour et leur émotion ont permis, je l'espère, de modérer un peu l'amphigouri de la relation officielle. Mais il reste à dire quelques mots pour signifier combien proches de nous restent ces événements fondateurs vieux d'un siècle et demi - ce pourquoi nous les commémorons.

En 1983, pour l'exposition organisée à Villars par l'association culturelle locale lou SAVEL et le Souvenir napoléonien sous le titre *L'Empire et le Comté de Nice*, Francis Gag nous avait offert deux pages sur *La centenaire de Gréolières*<sup>57</sup>. Madame Martin, née en 1856, lui avait raconté ceci : au retour d'un voyage aller-retour de quatre jours - quatre jours ! – en

---

<sup>54</sup> Napoléon III et les Alpes-Maritimes, op. cit., p.55.

<sup>55</sup> Colette Bourrier-Reynaud, *Ponts et merveilles, en remontant le cours du Var de Nice aux Entraunes*, à paraître en 2010 aux éditions lou SAVEL (Sauvegarde et Animation de Villars pour l'Essor de la Localité).

<sup>56</sup> AN BB/22/187/2.

<sup>57</sup> Francis Gag, « La Centenaire de Gréolières », *L'Empire et le Comté de Nice*, Nice, lou SAVEL /Conseil Général des Alpes-Maritimes 1983, p. 91-92.

voiture à âne, en diligence et à pied en septembre 1860, sa mère lui avait expliqué que « l'Impératrice, *ero bello e bravetto, nous a fa bonjou de la man !* Elle avait une belle robe à volants, il paraît que ça s'appelle une crinoline, avec des galons de velours qui en faisaient le tour, et des rubans et des dentelles ».

Et depuis cent ans (elle en avait cent quatre), Madame Martin n'avait pas passé un jour sans rêver à « la robe bleue de l'Impératrice », robe que lou SAVEL a reproduite pieusement sur une poupée de l'époque. (C'est la même émotion qu'éprouvaient sans doute les maires et les élus des Alpes-Maritimes remontant les Champs-Élysées pour le centenaire de 1960). Bien qu'on la dît frigide, et « qu'elle n'aimait pas ça », le profil de médaille, le teint transparent sur un long cou gracieux, les reflets roux de sa chevelure héritée d'une aïeule irlandaise, magnifiée par Winterhalter, les yeux bleus de l'Impératrice et sa troublante sensualité en ont séduit bien d'autres que la petite fille de Gréolières.

Ce voyage du couple impérial, complété par une visite en Corse et un séjour en Algérie, avait été un grand succès pour l'Empire, malheureusement endeuillé au retour par le décès de la duchesse d'Albe, sœur aînée d'Eugénie. Mais pour être tout à fait exact, il faudrait citer le désenchantement qu'exprimait Lubonis, ci-devant procureur de la cour d'appel de Nice, supprimée en dépit des promesses. Nommé gouverneur en mars 1860. Lubonis dénonça plus tard les outrances maladroites d'une administration moins bon enfant et d'une francisation trop rapide. Louis Imbert a résumé le malaise exprimé par ce « volontaire désigné d'office », touchant particulièrement les questions de législation et d'administration - où ses avis furent rarement suivis - et stigmatisant des manifestations préparées d'avance. Mais, ne distillait-il pas ses rancoeurs devant le peu de succès de ses conseils, et ses désillusions personnelles concernant sa carrière ? d'autant que beaucoup de ses observations furent faites en 1872. Ainsi, selon Imbert, « à l'enthousiasme du début avaient succédé une certaine froideur, et, pour commencer, une grande indifférence »<sup>58</sup>.

En somme, un village Potemkine ? Le tableau est peut-être excessif. Mais les rapports de la banque Carlone expriment aussi un ralentissement de la vie économique, « l'escompte est devenue impossible et l'argent est très rare ». On a souligné aussi les maladroites du préfet Paulze d'Ivoy : n'a-t-on pas été injuste à son égard, et à l'égard des promesses, non tenues, du sénateur Piétrri, dont il n'était pas responsable<sup>59</sup>. Pour lui, sa mission était d'installer en six mois l'administration française, - et au 1<sup>er</sup> janvier 1861, tout était accompli, y compris les élections des 9 et 16 décembre 1860<sup>60</sup>. Et puis, les nouveaux droits de douane restreignant le trafic portuaire, et la cherté des vivres, n'allaient-ils pas aboutir à ce que la population renonce au stockfish, son plat favori passé de 12 à 34 sous le kilo ? Mais ce n'est pas la faute de Napoléon III s'il est aujourd'hui hors de prix ! On lui reproche bien encore, par *a priori* politique peut-être et sans plus trop savoir de quoi il s'agit, la privation des droits forestiers ancestraux. Lubonis oublie, à propos du reboisement et des expropriations, que la loi de 1860, d'ailleurs postérieure à l'annexion, ne visait pas spécifiquement le nouveau département mais bien toute la France victime du ravinement et de la déforestation occasionnés par le bétail<sup>61</sup>. Certes, quelques mois c'était bien court pour s'adapter aux lois françaises, et il fallait apprendre à vivre avec les Provençaux de l'arrondissement de Grasse. Mais Nice passera de 48.000 à 52.000 habitants, grâce à la fonction d'accueil favorisée par le développement des routes et le désenclavement des vallées, croissance démographique s'accompagnant cependant d'une dépopulation de la première couronne, par exemple

---

<sup>58</sup> Léo Imbert, « Au lendemain de l'annexion, la France et le particularisme niçois », *Nice historique*, 63<sup>ème</sup> année, n°3, p. 82-107.

<sup>59</sup> *Napoléon III et les Alpes-Maritimes, op. cit.*, p. 30.

<sup>60</sup> ADAM 3 M 176.

<sup>61</sup> *Napoléon III et les Alpes-Maritimes, op. cit.* p.

Tourrette-Levens, phagocytée par la ville<sup>62</sup>. L'entente du maire avec le nouveau préfet Gavini embellit le chef-lieu (quai du Midi, Promenade, gare), et multiplia les hôtels. Bien sûr, militaires et juges (la cour d'appel !) n'étaient pas recasés, les officiers émigrèrent, les Durand de la Penne, les Corporandy d'Auvare<sup>63</sup>.... Mais il n'y avait plus de gabelle, et grâce à des instituteurs mieux formés, on se moula peu à peu dans la communauté française. En attendant 70, un Villarois servait alors à Puebla, durant la guerre du Mexique<sup>64</sup>.

### • Fin octobre 1864, troisième séjour

Le préfet corse Gavini de Campile, dont la femme était légitimiste, s'en va prendre ses instructions à Paris, car l'empereur va revenir à l'occasion du séjour niçois du tsar Alexandre II. Il a veillé personnellement à ce que les dispositions soient prises pour éviter tout incident. Malheureusement, il n'en sera pas de même lors d'une nouvelle visite, à Paris, de l'autocrate moscovite en 1867. Nous suivrons ici la relation laissée dans le *Nice historique* par Serge Romain, descendant du peintre niçois Fricero qui était lié familialement aux Romanof dont il avait épousé « une enfant de la main gauche »<sup>65</sup>.

Napoléon III vient de faire aboutir la voie ferrée à Nic ; la gare était installée provisoirement place des Phocéens, mais, coup de génie, la ligne ne passera pas, fort heureusement, en bord de mer, car le maire Malausséna a inventé, en installant une gare Louis XIII, un bâtiment nervalien, un château de brique aux coins de pierre parmi les marécages où chantent les crapauds, un centre qui n'existait pas encore. On l'a inaugurée le 26 septembre : réception des tavaux et arrivée du premier train composé de deux wagons de première classe et d'un wagon-salon. La ligne avait été ouverte le 12 octobre (la gare sera terminée en 1866). La véritable inauguration, ce sera l'arrivée du souverain russe, le 21 octobre 1864 à cinq heures du soir, sous une pluie battante et dans un incognito relatif, puisque le préfet, le maire et le commandant de la place sont sur le quai de ce qu'on n'appelle déjà plus l'embarcadère<sup>66</sup>. Le tsar et l'impératrice de Russie s'installent Villa Peillon (aujourd'hui la Clinique du Belvédère)<sup>67</sup>, là où mourra l'année suivante leur fils le tsarévitch. Cette visite faisait bien l'affaire des restaurateurs niçois, qui ne présentaient plus que des plats au gingembre et au paprika, tandis que les chefs moscovites fredonnaient sur les fredaines de leur souverain : « Ah, notre tsar, l'incomparable soudard ! »<sup>68</sup>

Napoléon III arrive quelques jours plus tard, un peu avant neuf heures du matin. Le préfet l'attend sur le même quai pour sa deuxième visite de la ville, où l'accompagnent le général Fleury et l'amiral Jurien de la Gravière. L'empereur donne audience à monseigneur Sola, évêque de Nice et comte de Drap, aux sous-préfets de Grasse et de Puget-Théniers, messieurs Clarion de Beauval et Piétri, ainsi qu'aux conseillers généraux et parmi eux notre Barthélemy Léotardi, premier conseiller français du canton de Villars, et aux conseillers municipaux. Là-dessus voici qu'arrive en Préfecture... le tsar lui-même, qui a voulu courtoisement prévenir la visite de son « bon frère », selon la terminologie de l'époque.

L'entretien de trente minutes environ reprend à deux heures Villa Peillon chez Alexandre, ce qui suggère qu'il n'était pas venu seulement accompagner la tsarine dans son

---

<sup>62</sup> *Napoléon III et les Alpes-Maritimes*, op. cit., p. 123-127.

<sup>63</sup> *Personnalités et familles du Comté de Nice et de Provence Orientale face au Rattachement de 1860*, (dir. C. Bourrier-Reynaud), à paraître à l'ASPEAM (Association de Sauvegarde du Patrimoine Ecrit des Alpes-Maritimes) en 2010.

<sup>64</sup> Docteur Alphonse Magnan, op. cit., p. 80.

<sup>65</sup> Serge Romain, « Joseph Fricero, peintre de Nice (1807-1870) », *Nice historique* 1988, janvier-mars, p. 3-20.

<sup>66</sup> Ernest Reynaud, « Notice historique sur le passage du Var », *Nice historique* 1909, p. 17-18 ; Louise Laflandre-Linden, op. cit., p. 239 ; Colette Bourrier-Reynaud, op. cit..

<sup>67</sup> *Le Monde Illustré*, 16 octobre 1864, p. 1.

<sup>68</sup> *Mémoires d'Escoffier*, cités par Michel Gall, *Le maître des saveurs*, Paris, de Fallois 2004.

besoin de repos. Serge Romain pense que ces conciliabules auraient pu poser les bases d'un accord, que firent échouer en 1867 l'attitude insultante de l'avocat Floquet criant sur le passage du tsar, « Vive la Pologne, Monsieur ! », et l'attentat du Bois de Boulogne contre le potentat de toutes les Russies. Les larmes d'Eugénie empêchèrent seules le départ immédiat d'Alexandre pour Saint-Pétersbourg.

L'après-midi, Napoléon III passa en revue sur *l'Aigle* les flottes en rade de Villefranche ainsi que les troupes au Cours Saleya<sup>69</sup>. Il offrit ensuite à ses visiteurs russes un dîner auquel assistaient aussi l'envoyé du roi Umberto d'Italie et notre ambassadeur près la Sublime Porte, le duc de Montebello, descendant du maréchal Lannes.

Le 29 il y eut un grand dîner à la Villa Peillon, avec le préfet et le maire. Le soir, à l'Opéra, on donne *la Traviata*. Cette fois, Alexandre est en retard. Ce n'est peut-être pas par hasard, car il n'aime guère le théâtre italien. Il l'a fait signaler en Préfecture par son aide de camp, prince Dologruski, pour organiser sa visite en demandant des représentations de théâtre français. On interrompt la représentation à son arrivée pour jouer l'hymne russe devant toutes les personnalités réunies dans le théâtre abondamment fleuri par l'écrivain-jardinier Alphonse Karr, revenu sans doute de ses préventions envers Napoléon le Petit.<sup>70</sup>

Le 30 octobre, tandis qu'arrivait le roi des Belges (Nice, lieu de rencontre des têtes couronnées)<sup>71</sup>, l'empereur avait regagné Paris après un séjour bref mais plein de promesses. Nice, pour sa part, y avait gagné de nouveaux avantages financiers, notamment la prise en charge par l'Etat de la dette contractée en 1854 par l'ancienne province de Nice pour la construction des routes<sup>72</sup>. Malheureusement pour la France de 1870, les fruits n'ont pas tenu les promesses des fleurs.

En janvier 1873, Napoléon III, exilé en Angleterre, mourut parce qu'il s'était fait opérer de l'énorme lithiase vésicale qui l'avait tellement handicapé à Sedan : il nourrissait l'espoir de pouvoir ainsi remonter à cheval pour un second retour de l'Île d'Elbe.

Comme son oncle, dont les séjours niçois ont constitué la base de son irrésistible ascension, il a connu Nice - et l'a aimée. Or, on n'aime pas beaucoup dans le Comté, en dépit de ses bienfaits, celui que l'on voudrait appeler Napoléon le Grand<sup>73</sup>. Parce que pour un peuple qui, aux dires de l'humoriste Mark Twain, connaît son histoire et la cite à tout bout de champ<sup>74</sup>, il s'inscrit entre les dates fatales du 2 décembre et du 2 septembre ? En 1851, l'Assemblée bourgeoise s'appêtait à lui casser les reins, et le génie de Hugo, hélas, a fait le reste. En revanche, quand il a fallu deux guerres pour effacer la haine entre les peuples, Sedan demeure une lourde erreur, qu'on l'attribue à la faiblesse de caractère du souverain hésitant, à sa maladie de la pierre, ou à l'influence réputée néfaste de l'impératrice.

Mais le second empereur a fondé les temps modernes, il s'est penché généreusement sur le sort des humbles, dont nous avons lu la description en 1860 sur les pentes du Château de Nice. Parodiant une phrase peut-être controuvée, il a voulu Nice française. Aussi, avant même le regain de faveur qui glorifie maintenant ce grand rêveur, la ville de Guillaumes avait dès 1860 transformé sa Bravade religieuse en défilé de sapeurs impériaux, et donné à sa plus belle place le nom de Napoléon III. Nice l'a imitée en baptisant ainsi un boulevard important et un pont sur le Var. L'ingratitude oubliée, Nice se souvient en ce cent-cinquantenaire du rattachement voulu par cet homme qui avait, rappelons-le, inscrit en lui « l'amour du peuple ».

---

<sup>69</sup> Louise Laflandre-Linden, *op. cit.*, p. 239.

<sup>70</sup> ADAM 4 M 1328, dossier des réfugiés polonais.

<sup>71</sup> Ernest Reynaud, *op. cit.*, p. 18.

<sup>72</sup> *Napoléon III et les Alpes-Maritimes, op. cit.*, p.55.

<sup>73</sup> Philippe Seguin, *Louis Napoléon le Grand.*, Paris, Grasset 1990.

<sup>74</sup> Mark Twain, « De l'économie politique », *Contes*, Paris, Nelson.



